

Grand-messe

Jean-Yves Soucy

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15063ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soucy, J.-Y. (1992). Grand-messe. *Moebius*, (54-55), 138–149.

GRAND-MESSE*

Jean-Yves Soucy

Le clocher vibre à cause des cloches qui se balancent dans un bruit de métal fêlé. Je hâte le pas.

— Pas si vite! marmotte ma grand-mère, de sa voix grinçante.

Malgré son air courroucé, mon empressement qu'elle attribue à la piété la ravit.

Grand-mère. Une vieille femme ratatinée, une pomme oubliée sur la branche. À peine plus grande que moi qui n'ai pourtant que neuf ans. Chaque soir, elle me parle de l'enfer où une grande horloge répète « toujours! jamais!» en guise de tic-tac. Je la déteste, mais le dimanche c'est elle que j'accompagne à l'église. Il le faut bien, car mes parents vont à une basse messe, trop courte à mon goût.

Et lorsqu'il me voit partir avec sa belle-mère, mon père lâche un soupir, donne libre cours à sa crainte :

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il fasse un prêtre!

* Le narrateur de ce texte, extrait d'un roman en préparation (*Le regard de l'enfant*), est un personnage adulte qui évoque les étapes de la naissance du désir chez lui.

— Un évêque au moins, réplique grand-mère qui espère ainsi raffermir ma vocation.

Je renchéris, d'un ton dont elle ne perçoit pas l'ironie :

— Un pape, je veux faire un pape!

La vieille rayonne; mon père sourit, rassuré.

Moi, un pape! Ou encore un évêque, même seulement un prêtre... Ah! Ça pourrait être drôle, si ce n'était de l'enfer qui m'attend. Car je suis un pécheur sans remords qui supporte avec stoïcisme le poids de ses fautes. Je cours vers la damnation à l'instar du caillou qui ne peut s'empêcher de rouler vers le bas d'une pente.

Ces pensées, qui m'amèneraient certainement au seuil de la contrition, s'évanouissent vite à l'approche du lieu saint, remplacées par l'excitation. Des couples, des familles et quelques personnes seules convergent dans la même direction que nous et se fondent sur le parvis en un ruisseau qui s'engouffre par la porte arrondie. Sur notre droite, le maire et sa femme toujours vêtue à la dernière mode. Mes pensées virevoltent, fragmentées tels les dessins du kaléidoscope que, des heures durant, je tourne devant mon œil les jours de pluie. La même magie visuelle va se produire dans la nef. Si seulement nous finissons par y arriver!

Je tire le bras de grand-mère qui soupire d'agacement; il y a trop de gens autour de nous pour qu'elle me réprimande. Et puis, c'est quand même le jour de Pâques! Comme je pose le pied sur la première marche, la voix des cloches revenues ce matin de Rome me transperce, secoue mes muscles. Sensation identique à celle que provoque le toucher d'une clôture à vaches électrifiée.

Devant nous, les talons des nouvelles chaussures de la mairesse claquent sur le béton des marches. Des souliers mauves qui doivent sentir encore la cordonnerie. Elle étrenne un tailleur gris dont la jupe craque sur ses grosses fesses où l'on distingue un bourrelet, juste en dessous de son corset, et je trouve cela d'une indécence aussi belle que si elle était complètement nue. J'aime retrouver l'arrière-train rebondi qu'elle a dissimulé tout l'hiver sous un manteau de mouton de Perse. Sac à main et gants assortis aux chaussures. La mairesse retient d'une main son chapeau dont la voilette et les plumes noires battent au vent.

Car il vente. Un vent glacial malgré le soleil qui tape fort, vent qui s'est refroidi toute la nuit sur les plaques de neige qui recouvrent encore la moitié des champs. En chemin, la grand-mère a décrété que toutes les orgueilleuses qui ne mettraient pas de manteau afin d'exhiber leurs toilettes neuves seraient malades le lendemain. Et elle a ricagné :

— Bien fait pour elles! Une punition du bon Dieu à cause de leur vanité... Ne marche pas si vite!

Je sais que c'est plutôt l'idée de la dépense qui met grand-mère dans tous ses états. Chaque fois qu'elle fouille dans son porte-monnaie pour payer son tabac à priser et ses «paparmannes», elle ronchonne contre le coût de la vie. Acheter une robe, elle? L'hiver, elle ne porte que des bas de feutre dans ses caoutchoucs, histoire de ménager ses souliers lacés qui ont l'air de chaussures d'homme.

Nous franchissons enfin le portail et j'effleure de la main le battant entrouvert. Je ne connais rien de plus doux que ce bois poli par des milliers de doigts. Chez nous, on attrape constamment des échardes sur les vieux meubles, les bras de la berçante, la rampe de l'escalier, partout.

Le banc de grand-mère se trouve dans le milieu de la nef, parce que ceux d'en avant coûtent trop cher. Mais sur semaine, alors que les places ne sont plus réservées, la grippe-sou occupe la première rangée. Moi, je ne viens pas à la messe sur semaine; c'est trop tôt et ça empeste le vieillard. Le dimanche, j'aime bien m'asseoir au centre de l'église plutôt qu'à l'avant. La vue y est meilleure.

Je laisse grand-mère me précéder dans l'allée : je ne veux pas qu'elle s'aperçoive que ma tête devient une véritable girouette. Gauche, droite, gauche : j'étudie avec attention les gens déjà installés qui, eux, examinent les arrivants. Je n'ai aucune gêne à les détailler de la tête aux pieds. D'ailleurs, qui se préoccupe du regard d'un enfant? Même pas la maîtresse qui, en s'attardant auprès du bénitier, a détaché les boutons de sa veste afin que les autres femmes lui envient sa coûteuse blouse ornée de dentelle. Je remarque surtout les deux énormes collines où les coutures concentriques du soutien-gorge se devinent par transpa-

rence ainsi que les sillons d'une planche de labour à travers une mince couche de neige.

J'aime les gens endimanchés. Les gens... enfin, je me comprends. En ce matin de Pâques, je suis servi : les toilettes neuves fleurissent la nef de couleurs vives qui reposent l'œil des teintes mornes et uniformes de l'hiver.

Grand-mère s'assoit au bord de l'allée; de cette place j'aurais une meilleure vision, et sans doute que si j'insistais, la vieille grincheuse me la céderait. Mais à ce moment-là, je serais juste devant M. Tremblay qui empeste le tabac à pipe. Du *Grand Rouge*. À gauche de grand-mère, j'ai Mme Tremblay derrière moi, et elle embaume l'eau de toilette à la lavande. Après le sermon, je peux feindre d'être fatigué et demeurer assis quand les adultes s'agenouillent; alors, le souffle de Mme Tremblay ébouriffe mes cheveux. Du bout des doigts, on dirait. Je pense à sa bouche charnue, aux lèvres luisantes parce qu'elle y passe souvent la langue sans s'en rendre compte, et je me sens presque mal. J'ai chaud, encore plus quand je songe que sa poitrine surplombe mes épaules.

Parfois, d'un mouvement brusque de garçon turbulent, je rejette la tête en arrière. Ce geste calculé me fait heurter de la nuque les mains jointes de la femme, et cela me procure la même sensation que la clôtüre électrique! Je me retourne et m'excuse à voix basse; elle me sourit. Ce tête-à-tête dans l'église bondée ne dure que trois secondes, trois secondes qui me suffisent pour photographier mentalement la femme. Trois secondes et j'ai tout vu : les joues poudrées, les yeux bruns encadrés de cils très longs, la petite fossette sous le nez qui donne à sa bouche la forme d'un cœur, les dents humides entre des lèvres écartées, les oreilles menues qui dépassent à moitié des cheveux noirs tirés en chignon. Et bien sûr, les rondeurs du buste qui bossellent la robe ou font plisser le manteau. Grassouillette, elle donne pourtant une impression de légèreté, et chaque fois, l'idée d'un oreiller de duvet me vient à l'esprit. Je dis oreiller, mais quand le soir je rêve d'elle avant de m'endormir, l'image est plutôt celle d'un matelas où l'on s'enfonce. Je sais que c'est mal, ces pensées-là, ce **doit** être mal puisque c'est si agréable.

Impossible de les chasser, d'autant plus que c'est moi qui les fais naître...

Depuis cinq minutes je suis agenouillé, le nez à quelques pouces du dos de la fille Déry qui sent la transpiration, une odeur très particulière qui évoque pour moi le goût du citron. C'est drôle, une odeur qu'on goûte, mais c'est comme ça avec Arlette Déry. Peut-être le parfum de sa «mauvaise vie», car c'est une femme de mauvaise vie. Du moins, c'est ce que prétend grand-mère quand, sur le chemin du retour, elle débite des méchancetés à propos de tous ceux qu'elle a vus à l'église. Arlette a droit chaque fois à un bon cinq minutes de ce discours qui dure plus d'une demi-heure, le temps que nous arrivions à la sortie de la ville où notre maison se dresse en bordure des champs, juste avant la première ferme.

C'est curieux... Ma grand-mère qui dit beaucoup de mal des gens est une sainte; sans doute parce qu'elle prie beaucoup. Moi qui les aime bien, je serai damné. Que voulez-vous! Trop de choses me distraient de la prière, trop d'images s'interposent entre Dieu et moi. Je n'ai d'autre choix que d'accepter mon sort. Et j'offre d'avance mes souffrances éternelles afin d'obtenir le salut des âmes des fidèles défunts pour qui le catéchisme dit de prier. Dans ma condition, c'est le mieux que je puisse faire.

Selon grand-mère, la petite Déry est une courailleuse. Elle ne manque pas une veillée de danse et fréquente même l'hôtel pour trouver des hommes qui la feront tourner dans leurs bras. J'aimerais ça, la voir danser. Moi, elle me plaît, Arlette. De longues jambes fines : quand elle s'agenouille, ses pieds arrivent près de mon prie-Dieu. Elle porte toujours de beaux souliers à talons très hauts, et l'hiver, des bottillons bordés de fourrure. La couture des bas trace une ligne parfaitement droite sur ses mollets lisses qui ressemblent à des panses de lapins. Ces jambes, il m'arrive souvent de les caresser juste avant de m'endormir, en me promettant que le dimanche suivant je les toucherai pour vrai. Oh! à peine les effleurer de la main, comme par accident. Promesse d'ivrogne : jamais je n'ose.

Aujourd'hui, je fixe une marque rouge sur le cou d'Arlette, juste sous les dernières boucles de ses cheveux. Une

marque semblable aux taches que les «matantes» nous impriment sur la joue avec leur rouge à lèvres. Dans le cou? Pourquoi ne l'a-t-elle pas effacée au lieu de la cacher avec un foulard qui l'a découverte en glissant? Une tache, vraiment? Une autre de ces choses que je ne comprends pas mais que je crois deviner... Encore de mauvaises pensées! Le péché, j'essaie de ne pas le faire; on dirait qu'il loge en moi, que c'est lui qui me fait.

Les gens se lèvent, moi aussi. Je ne vois pas le prêtre entrer, abîmé que je suis dans la contemplation d'Arlette. Pour se mettre debout, elle esquisse une figure de danse. Que c'est beau... Ses doigts très fins s'appuient sur le dossier du banc devant elle, et ses ongles brillent telles les gouttes de sang sur la bûche quand on tranche le cou d'une poule. «Une traînée», murmure-t-on à son propos. Une traînée de sang? Les femmes saignent entre les cuisses, m'a affirmé mon cousin Jacques qui a douze ans. Nous étions dans leur étable; il a levé la queue d'une vache et poussé un doigt dans le cul de la bête. «Une pointe de tarte, c'est ça que les filles ont dans la fourche.» Et en bougeant son doigt, il m'a expliqué des choses dont je ne veux pas me souvenir mais qui reviennent me hanter dans l'obscurité de ma chambre. Je ne le croyais pas, alors il est monté sur un tabouret que l'on utilise pour traire les vaches. Cependant il n'a pas fait le train, il a... Non! Pas dans l'église! Il faut que je chasse cette image qui me fait si souvent tomber dans le pire des péchés.

Je lève les yeux, intimidé. À gauche de l'autel, il y a un immense Jésus en croix. Il garde les paupières soudées, comme s'il ne voulait pas me voir. Bien sûr, il lit dans ma tête. Et surtout, il sait que depuis que je suis entré dans l'église, pas une seule fois je n'ai eu une pensée pour lui. Il sait que je ne suis pas ici pour lui, que je viens dans sa maison uniquement pour les femmes, que je les contemple d'un œil adorateur. Je voudrais lui demander pardon, me confesser; cela ne servirait à rien. Dès le dimanche suivant, je me détournerais de lui. Est-ce ma faute si les femmes m'attirent aussi fort qu'un aimant, les clous? C'est lui qui m'a créé comme ça, c'est sa faute, pas la mienne.

Voilà que je blasphème, au risque de me faire foudroyer devant tout le monde. J'entends une rumeur qui s'amplifie et ronfle dans la nef : «impudique, impudique, impudique, impudique...» Sans doute inspirée par Dieu, toute l'assistance dénonce mon péché d'une seule voix. Du plafond, la Sainte Vierge, les anges et les saints des fresques me fixent avec sévérité. Des dizaines de prunelles tournées vers moi, qui prennent vie, me désignent à la colère de Dieu. Pourvu que personne, surtout pas ma grand-mère, ne suive ces regards accusateurs! J'engonce la tête, croise les doigts, cherche les mots d'une prière, n'importe laquelle. Aucune ne vient. La voix de mon cousin répète en moi : «une pointe de tarte dans la fourche...» Et je ne peux m'empêcher de revoir la vulve rosée de la vache, le doigt qui plonge dedans, ne peux m'empêcher de penser qu'Arlette a un sexe semblable, ne peux m'empêcher d'imaginer qu'il bâille quand elle danse, qu'il s'ouvre quand un homme s'enfonce dedans, ne peux m'empêcher de sentir à nouveau l'odeur de citron qui n'émane peut-être pas de ses aisselles, ne peux m'empêcher d'être excité par tout cela. Dans la maison du Seigneur!

C'est moi qui enfonce. Les clous de Jésus. Chacun de mes péchés est un coup de marteau qui rive un peu plus le Christ à sa croix, grand-mère me le répète assez souvent. Je vais réciter dix actes de contrition, je ne mangerai pas mon lapin de Pâques en chocolat, j'assisterai à la messe chaque matin, cette semaine, je me confesserai. Une fois que j'aurai avoué au prêtre à quoi je pense à l'église, ce que je fais dans mon lit, je ne pourrai plus recommencer. Trou de mémoire : les premiers mots de l'acte de contrition m'échappent et, tandis qu'avec frénésie je les cherche, le sentiment d'une perte imminente s'empare de moi. Effacer toutes les images de femmes gravées dans ma tête? Me débarrasser de ces rêveries coupables, construites avec patience de soir en soir? Ne plus avoir en moi la mairesse, Mme Tremblay, Arlette, tante Louise, la cousine Desneiges, mon institutrice et toutes celles dont j'ignore le nom et que j'identifie par un détail qui m'a frappé chez chacune : «la femme aux souliers rouges», «la femme blonde», «la femme au manteau bleu», «la femme au chapeau noir»? Ne plus pouvoir les rappeler

de ma mémoire pour les faire parader sur l'écran de mes paupières closes, pour les dévêtir, les caresser? Tout défile très vite dans mon esprit : les femmes connues dont je possède des dizaines de photographies mentales, comme autant d'ensembles d'une garde-robe, celles dont je n'ai qu'une seule image, et ces fragments, yeux, bouches, oreilles, mains, seins, cous et jambes, subtilisés à des créatures pas assez attirantes pour que je conserve l'ensemble de leur personne. Mes trésors, qui risquent de m'échapper ainsi que le sable fuit entre les doigts, qui vont s'évaporer comme la brume du matin au soleil. Intolérable! À cette idée, je me sens déjà pauvre, coquillage vide qui aurait perdu l'écho de la mer. Désespéré, je promène sur la nef un regard qui se veut d'adieu. Une caverne d'Ali Baba rutilante de trésors! Rubis, jade, émeraude, topaze, opale, saphir : tous ces mots appris dans une page illustrée de l'encyclopédie tintent dans mon oreille à la vue des chapeaux de Pâques qui oscillent telles les feuilles d'un tremble dans la brise. Je tourne la tête vers l'arrière de l'église : ce jardin de visages me serait à jamais interdit?

Tout à coup, une figure nouvelle accroche mon regard. Le deuxième banc devant le mien, sur la gauche. Une jeune femme que je n'ai jamais vue. Petit chapeau de paille beige qui manque de chavirer sur une mer houleuse de cheveux roux. Ce profil! Un nez court, légèrement retroussé au-dessus de lèvres boudeuses. Des yeux... peut-être verts, ou gris, je n'en vois qu'un. La pommette en banc de neige. Sous les paupières, quelques taches de son comme autant d'écailles d'ailes de papillon. Ce menton! Cette bouche! Et ce cou mince qui pousse d'une étole de renard. Ce profil... ce profil... Un ange!

Mon regard grimpe jusqu'aux archanges du plafond. Ils pâlisent, perdent toute vie, redeviennent les taches de peinture que jamais ils n'auraient dû cesser d'être. Et mes yeux replongent vers ma nouvelle conquête. Ces cheveux : les flammes de l'enfer qui m'attend, l'image de mon destin. Pourquoi avoir espéré changer le sort qui m'est dévolu? À ce qu'on dit, tout est écrit de tout temps dans un grand livre. Sur la croix près de l'autel, un Jésus, à nouveau de plâtre mort. Le vrai est loin, trop loin pour constituer une menace

immédiate. Nous réglerons nos comptes en temps et lieu. Il n'y a de vrai, en ce matin de Pâques, que la déesse rousse qui a daigné croiser ma route. Le plus beau dimanche de ma vie, le plus beau jour, en vérité, en vérité. Cette grand-messe ne me suffira pas pour enregistrer autant de portraits d'elle que je le voudrais. Si le temps pouvait se figer...

Au bout de dix minutes, je baisse les paupières afin de m'assurer que je peux reconstituer avec exactitude les traits de mon idole. Oui, j'y arrive sans peine, elle vit en moi et elle m'accompagnera toute l'éternité pour me faire oublier la morsure des flammes, pour me consoler d'avoir, un matin de Pâques, choisi une vie de péchés. J'ai en effet le sentiment que je viens de repousser la dernière chance de salut, que cette apparition est l'œuvre de Satan qui craignait de me perdre à Dieu. Même cette dernière certitude ne parvient pas à ternir la beauté inhumaine de la créature de rêve.

D'habitude, je laisse ma grand-mère partir pour la communion et je me glisse à sa place afin d'admirer à loisir les femmes qui reviennent de la sainte table. Moi, je ne m'y rends qu'à la dernière minute et, sur le chemin du retour, clic! clic! je photographie les beautés perdues dans leur action de grâce. Mais aujourd'hui, je me lève dès que la dame rousse quitte son banc et je bouscule grand-mère pour sortir précipitamment.

La femme emprunte l'allée de gauche. Moi, dans l'allée centrale, je me retrouve bientôt bloqué par une longue queue de communicants. La file d'attente dans laquelle se tient l'objet de ma convoitise raccourcit plus vite que la mienne. Elle s'éloigne de moi et, au train où vont les choses, elle aura regagné son banc avant même que j'atteigne la balustrade. N'y tenant plus, je remonte la colonne jusqu'à la hauteur des premiers bancs. Mains jointes et apparemment recueilli, je m'insère de force dans le rang; personne n'ose protester. Ainsi, je devance mon amoureuse, de manière à compenser la vitesse plus grande de la queue où elle se trouve.

Le calcul est bon : nous dépassons en même temps le premier banc et je puis enfin la découvrir de la tête aux pieds. Un très léger manteau de drap beige, ceinturé à la taille par une ceinture à boucle, ne masque rien d'une silhouette

parfaite. Des mains aussi neigeuses que ses joues, des jambes à faire danser le diable jusqu'après l'aube, des bas couleur de peau qui a dormi au soleil.

La pointe de son escarpin bronze tapote le sol, soit pour marquer son impatience, soit pour rythmer une chanson qu'elle fredonne intérieurement. Un air de valse ou un couplet grivois, pas un cantique, j'en ai la certitude. Elle tourne la tête et me fixe avec gravité. Oui! C'est bien sur moi que se posent ses yeux perçants! D'abord interdit, je risque un sourire timide auquel elle répond. Ses vêtements s'évanouissent, couche par couche, comme les peaux d'un oignon qu'on pèle : le manteau, la robe, le jupon, le soutien-gorge, le porte-jarretelles, la culotte, les bas. Et m'aveugle l'éclat d'un paysage d'hiver dont des touffes d'épinettes roussies brisent l'harmonie. Elle écarte les jambes pour que j'entrevoie le sentier qui s'enfonce dans la forêt accrochée sous son ventre. Puis elle se détourne, s'agenouille à la sainte table. Je fais de même. Le servent de messe tapote mon menton avec la patène afin d'attirer mon attention et de me faire ouvrir la bouche pour le curé qui ronge son frein en secouant l'hostie au-dessus du ciboire. Une autre communion sacrilège! Une nouvelle fois la peur que l'hostie me colle au fond de la gorge et m'étouffe, ou que Dieu l'ait empoisonnée dans le but de me punir.

Mon amante s'attarde, m'attend comme si elle savait que je retournerai à ma place en passant par la même allée qu'elle. Dans l'attitude d'une dévote, elle avance à pas lents, mais sa démarche est d'une totale impudeur, voulue et destinée à me séduire. Je la suis, les yeux fixés sur son bassin, encensoir qui se balance avec majesté, et je m'oublie, croque l'hostie, sans pour autant goûter ni le sang ni la viande. Qu'une pâte fade. On m'a encore menti!

Je marcherais ainsi, mon pas accordé au sien, jusqu'au précipice qui constitue le bout de la terre. Mais elle s'arrête à son banc et, dans le bref instant qu'il lui faut pour poser les genoux sur le prie-Dieu rembourré, elle me darde d'un regard où rougeoient des tisons. Je frémis et découvre que mon âme n'était qu'une éclisse de cèdre prête à s'enflammer. Mon haleine sent le soufre. Glissade rapide de sa langue sur ses lèvres, spectacle qui laisse une traînée de sang

sur ma cornée. Parfum d'orange brûlée quand je passe à côté d'elle. Poix bouillante versée dans ma culotte. Son profil disparaît dans le coin de mon œil, je m'éloigne. Sa vulve en feu de forêt s'ouvre dans l'air, à hauteur de ma fourche; chaque enjambée enfonce un peu plus ma verge dans le ventre béni. Et l'hostie que je n'ai pas fini d'avaler!

Jésus sait que je bande. Au moins cacher l'ignominie aux autres paroissiens. Hypocrite, je m'écrase à côté de grand-mère, joins les mains; par l'entrebâillement des paupières, j'admire ma maîtresse. Je répète mentalement les tables de multiplication pour éviter les mots de gratitude qui me viendraient, une prière adressée à l'archange déchu, ce qui ne se fait pas, surtout dans une église. J'ai peur, évidemment. Cette extase que je connais en aimant du regard la femme de feu, c'est peut-être le début de l'agonie. Mais les secondes de bonheur s'écoulent et je continue de respirer. Si je survis à cette grand-messe, si je sors indemne du lieu saint, je saurai que la main de Dieu ne s'abattra pas de sitôt sur moi, que je vivrai, vautré dans le péché, jusqu'au moment prévu à l'origine. Il attendra son heure. Combien d'années encore? S'il ne me frappe pas dans le dos, j'aurai peut-être le temps de me sauver in extremis en m'inventant un repentir...

Nous quittons toujours l'église les premiers, ce qui pourrait étonner de la part d'une femme aussi pieuse que ma grand-mère. Mais il suffit de connaître sa curiosité pour comprendre que nous atteignons la porte au moment où le curé lance : *«Ite, missa est»*. Rien ne presse vraiment la vieille. Elle s'installe au bord du perron, un peu en retrait, et guette la sortie des gens, en salue plusieurs de la tête. Tandis qu'elle m'entretient distraitemment du mystère de la Résurrection, ses petits yeux de reptile épient tous et chacun, ses proies.

Ce dimanche-là, c'est moi qui surveille. Et comme mon attente demeure vaine, je fausse compagnie à grand-mère. La nef est vide, à l'exception du bedeau qui éteint les cierges, des membres de la chorale qui se dirigent vers la sacristie et de trois vieillards qui allument des lampions. Aucune trace de celle que j'espère. Les portes latérales sont condamnées jusqu'à la belle saison; à moins qu'elle n'ait

filé à la sacristie, chose fort improbable, elle s'est évanouie avec la fumée de l'encens. Cela confirme mes soupçons sur sa nature satanique et, curieusement, me rassure : elle s'est bien matérialisée pour moi seul. Je comprends que, sa tâche accomplie, elle ne s'incarnera plus. Je devrais souffrir de l'avoir perdue à jamais, mais je sais qu'elle m'habite, à jamais.

Le Christ sur sa croix paraît aussi minéral que les roches ravinées qui bordent le champ derrière chez nous. Stagne dans l'air un puissant mélange d'odeurs corporelles et de parfums en bouteille, une composition musquée qui évoque les effluves de l'armoire à épices. Le parfum du péché! Du mélange de tous les péchés! Et j'ai la terrible intuition que tous les paroissiens, à commencer par ma grand-mère, sont aussi hypocrites que moi, qu'ils viennent ici pour sauver les apparences; comme moi, pour voir ou être vus. Et comme moi encore, ils repartent avec leurs péchés.

Le soleil a chauffé la pierre du perron et grand-mère se délove, vilaine couleuvre pressée de mordre. Sa langue fourchue déjà s'agite, sécrète du venin. Indifférent au ronron de ses médisances, je marche d'un pas léger. J'ai choisi, une fois pour toutes, Satan, ses pompes et ses œuvres, ces choses auxquelles mon parrain avait renoncé en mon nom. Plus jamais je n'aurai l'angoisse de pécher, puisque je suis le péché fait chair.

J'ai hâte à cet après-midi. Nous visiterons tante Louise qui aura revêtu une robe décolletée. Un rang de perles coulera vers la vallée ombreuse entre ses seins. Ou bien ce sera un chandail moulant, tendu pour former deux tentes coniques que gonflera le vent de sa respiration. Quoi qu'il en soit, je jouerai par terre avec son fils plus jeune que moi, prétexte pour dévorer des yeux les jambes de Louise et guetter de brèves échappées sur ses cuisses laiteuses au-dessus de la bordure sombre des bas de nylon. Cette fois, je n'éprouverai pas de honte, rien qu'un pur ravissement.

Je suis le péché, et j'ai hâte à ce soir pour que la démonsse rousse me rejoigne au lit, s'allume dans ma tête, m'embrace. Et le sommier craquera tel un sapin enflammé par la foudre.